

Sylvie Walczak

Le cerf-volant

L'homme se tient debout, face à la baie vitrée de son bureau. Quelques minutes de repos, dérobées à une journée harassante. La fenêtre donne sur un parc exigu, enserré entre les immeubles. Tout en sirotant un café médiocre pris au distributeur, l'homme regarde distraitemment les figures géométriques dessinées par les toits parisiens sur le ciel gris. Un point multicolore, dansant au-dessus des arbres du parc, attire son regard. Il se fige, son gobelet à la main, les yeux perdus dans le lointain...

L'enfant est assis face à la mer, si pâle, si frêle, le visage enfoui dans son écharpe. Il reste silencieux, attentif à chaque sensation. Le frottement du sable abrasant doucement ses orteils, le goût salé de chaque gouttelette d'embrun sur ses lèvres, le picotement des grains de sable projetés par le vent.

Il parcourt du regard toute la longueur de la plage, l'étendue d'eau argentée. L'enfant a arraché les liens qui le retenaient prisonnier, poussé les murs autour de lui. Il a envie d'embrasser l'immensité, de plonger son visage dans cette eau miroitante pour se rafraîchir. S'il ferme les yeux, la mer et le ciel sont toujours là, imprimés derrière ses paupières. Comme était gravée la fenêtre de sa chambre, lorsqu'il la fixait trop longtemps.

Un jeune homme inconnu est venu le chercher, l'a conduit jusqu'ici. Ils sont partis très tôt et le petit garçon a dormi, bercé par ce long voyage. Quand il s'est réveillé, encore tout engourdi de sommeil, son nouvel ami lui a pris la main pour le mener jusqu'au rivage. L'enfant est resté sidéré, le souffle coupé, dépliant ses poumons comme une voile pour absorber tout cet air !

Puis il a enlevé ses chaussures, couru pieds nus dans le sable fin, jusqu'aux vagues. L'eau a mordillé ses orteils, doucement, comme un chiot qui joue. Il a marché longtemps dans l'écume avant de s'asseoir, épuisé. Il est encore si fatigué. Sa mère est là aussi. Elle ne le quitte pas des yeux. « Julien, viens me voir ! » Il s'approche d'elle, elle renoue son écharpe, ajuste le col de son blouson, son bonnet. Elle l'emmitoufle dans des gestes tendres.

Des enfants courent dans les allées du parc. De loin, l'homme ne peut distinguer leurs visages. Mais il devine leurs cris, leurs rires espiègles. L'un d'entre eux fait voler un cerf-volant. L'oiseau coloré virevolte dans le ciel, presque incongru au milieu des murs gris, une longue traîne flottant dans son sillage. Oubliant le café qui refroidit dans le récipient de plastique, l'homme reste pensif, suivant du regard le vol capricieux du fragile aéronef...

L'enfant voudrait rester là indéfiniment, à contempler les vagues. Leur bruit sourd et profond vibre en lui. Comme une immense respiration qui l'enveloppe et l'apaise. Un petit animal griffu s'est un jour tapi dans le corps de Julien. On l'a délogé avec des armes pointues comme des flèches. Mais la bête invisible est revenue avec ses minuscules dents pour fouiller, creuser. Et la douleur s'est réveillée, effrayante ! Julien sent encore sa morsure. Parfois une autre douleur l'enveloppe jusqu'à l'étouffer. Celle-là a un visage doucereux et sournois...

De loin, les vagues rappellent au petit garçon les visages de la douleur. Mais lorsqu'elles arrivent à ses pieds, elles sont apaisées, presque caressantes. Elles lui lèchent doucement les orteils. Julien n'en a pas peur...

L'homme délaisse le cerf-volant pour observer le bâtiment gris qui lui fait face. L'aile B. Il sait qui se cache derrière ces fenêtres uniformes. Des enfants trop pâles, reclus, qui ne peuvent pas courir dans un parc, ou faire danser un cerf-volant. Son cœur se serre. Il voit le visage émacié de Fatima, la lueur dansant dans ses yeux noirs. Ce matin, il a écouté patiemment la fillette. Elle lui a confié son secret, montré ses dessins. L'homme veut entretenir la petite flamme entrevue dans ces yeux trop grands, cernés de mauve. Il sait ce qu'il doit faire. Il sent une bouffée d'énergie le traverser, malgré la fatigue...

C'est la première fois qu'il voit la mer. Il a tant attendu ce moment ! Il en a tant rêvé ! Mille fois, il a embarqué pour naviguer sur une mer imaginaire. Sa chambre métamorphosée en bateau. Le plus souvent, elle restait paisiblement à quai. Parfois, elle

filait vers l'horizon, laissant derrière elle un léger sillon d'écume. L'enfant avait le vertige. Parfois, la chambre tanguait et roulait. Il avait mal au cœur, l'estomac chamboulé.

Julien observe les oiseaux dans le ciel gris. Il pense aux oiseaux blancs qui traversaient sa chambre, lorsqu'il était allongé, si faible, relié à des machines bourdonnantes, enserré dans des fils comme un poisson dans une nasse. Des silhouettes aux ailes blanches qui se penchaient sur son lit, déposaient des mots légers et rassurants près de son visage, et s'envolaient après une caresse apaisante.

La sonnerie grêle d'un téléphone retentit dans la pièce voisine. L'homme n'y prête guère attention. Il fouille dans le tiroir de son bureau. Sous des carnets et des papiers entassés en désordre, il retrouve une photo, la contemple longuement. On y voit une longue plage un peu sauvage, protégée par une dune où poussent des herbes folles. L'eau, couleur d'argent, des villas élégantes sous un ciel pommelé. Comme en surimpression, presque insolite, une silhouette minuscule, surmontée d'un point coloré. Au dos de la photo, une phrase, écrite à la main. « Il ne faut jamais cesser de rêver... » L'homme cherche fébrilement des coordonnées sur internet. Il compose un numéro de téléphone. Une voix de femme lui répond, enjouée, chaleureuse. L'homme sent une émotion étrange lui nouer la gorge. « Bonjour... Je vais avoir besoin de vous. »

Avec un morceau de bois, l'enfant écrit sur le sable. Accroupi au sol comme un berger touareg, il trace des idéogrammes mystérieux, et les efface d'un frottement du pied. Comme s'il dessinait ses peurs, pour les faire disparaître de la surface friable, et de sa mémoire.

Le jeune homme inconnu a lancé un ballon. Julien aimerait jouer avec d'autres enfants qui courent au loin. Il croit reconnaître leurs silhouettes emmitouflées. Peut-être les a-t-il croisés dans les longs couloirs blancs qu'il tente d'oublier ? Il voudrait les rejoindre, mais ils ont déjà disparu vers l'horizon. Le petit garçon doit s'asseoir, reprendre son souffle ! L'air vif l'étourdit, le grise. Sa tête tourne un peu...

La marée montante lèche le château de sable que Julien a édifié. Il faut construire un barrage. Chevalier valeureux, l'enfant lutte contre les vagues dans un nuage d'écume blanche, comme il a lutté contre l'animal griffu. L'édifice fond, et se délite sans bruit. Mais cela n'a pas d'importance... Julien sait qu'il reviendra pour le reconstruire, inlassablement. Parce que son courage est immense, comme la mer !

Lorsqu'il raccroche après une longue conversation téléphonique, l'homme se sent apaisé, les tensions dénouées, la fatigue de la journée effacée. Tout est organisé... Il reporte son regard sur le cerf-volant offert aux caprices du vent. Le cœur battant, il se laisse envahir par les souvenirs qu'il croyait enfouis au fond de sa mémoire. Les réminiscences affluent, avec une précision étonnante. Un kaléidoscope d'images et de sons, de sensations et d'émotions. Comme le cerf-volant, l'homme se laisse aspirer par le souffle qui, il y a longtemps, l'a poussé vers la vie...

Le jeune homme a fait apparaître un oiseau de papier aux couleurs vives, en a déployé lentement la structure fragile. Quand le vent se prend dans les grandes ailes froissées, il place le dévidoir dans les mains de Julien. L'enfant déroule la cordelette peu à peu. Le cerf-volant se cabre, plonge, avant de filer d'un trait vers les nuages, comme s'il voulait rejoindre les oiseaux qui l'escortent avec des piailllements.

Mais Julien le maintient fermement. Résolu à ne pas lâcher le fil qui le relie à cet autre lui-même. Il se voit voler jusqu'aux nuages. Il se sent invincible ! Il va déployer ses ailes et ses rêves comme ce cerf-volant multicolore, laissant derrière lui toutes ses douleurs. Il est le prince d'un royaume infini...

L'homme en blanc frissonne, ému. Il quitte son poste de guet, se dirige vers le bâtiment B, la chambre de Fatima. Il veut lui annoncer lui-même la nouvelle. Un bénévole de l'association Horizons qui réalise les rêves des enfants hospitalisés, l'emmènera dans quelques jours découvrir la mer sur la côte normande. Fatima n'a jamais vu la mer, mais elle l'a tant imaginée...

Ces journées magiques peuvent redonner de l'espoir aux petits patients, et favoriser leur guérison. Le docteur Julien Morel en est convaincu. Vingt ans plus tôt, il était l'un d'entre eux.